

**Zeitschrift:** Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport

**Herausgeber:** École fédérale de sport de Macolin

**Band:** 49 (1992)

**Heft:** 8

**Vorwort:** La dernière ligne droite : mort et résurrection...

**Autor:** Jeannotat, Yves

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La dernière ligne droite: mort et résurrection...

Yves Jeannotat

Au terme de courses plus ou moins longues, et cela dans de très nombreux sports (vélo, aviron, ski de fond, course à pied, etc.), le «sprint» final, la dernière ligne droite constitue un point culminant absolu. En une centaine de mètres, toutes les fonctions vitales, en équilibre jusque-là, sont bousculées, chavirées, de sorte que le sportif s'avance vers la ligne d'arrivée comme l'agonisant vers son dernier souffle. Maurice Louvet décrit à merveille, dans *Aux heures du sport*, cette progression vers l'anéantissement momentané du corps: «La ligne droite: mes bras perdent toute souplesse et me pèsent, mes jambes pourtant se jettent tour à tour l'une devant l'autre, mais quel feu brûle dans ma poitrine et m'opprime? Mon corps tangué et, dans ma figure qui grimace, tordu, mon menton se redresse, volontaire, (je veux)! C'est le sublime effort, le don total de tout mon être, le sursaut d'ultime énergie qui précipite sur le fil rouge du terme mon corps expirant.»

Paradoxe: même si la course est la vie démultipliée, dès qu'elle prend l'aspect d'une compétition, elle place comme un goût de mort dans la bouche de l'athlète à l'assaut de la dernière ligne droite. Au point que se modèle sur cette idée le vocabulaire des spectateurs, des narrateurs et des acteurs: «Regarde, ses jambes sont de plomb: il est mort, il est mort!», entend-on dans les gradins; «Je meurs, je meurs!», pense le coureur à chaque mètre gagné en vue de l'arrivée; «J'étais mort...», dira-t-il par après pour excuser sa défaite, et «J'étais pourtant mort...», pour glorifier sa victoire... Très vraie dans son apparence, cette agonie, due à une insuffisance d'oxygène et à une asphyxie progressive des cellules par l'acide lactique née elle-même de cette «dette» n'aboutit, en fait, qu'à une mort symbolique: «De la religion dont il tire ses origines», écrit Bernard Jeu, «le sport retient ainsi le sérieux de la mort, le sens du symbole et l'optimisme d'une vie éternellement restituée.»

Rien ne saurait mieux que la dernière ligne droite, qui fait passer le coureur successivement de la vie exacerbée à

l'extinction presque totale et à la renaissance éclatante, matérialiser cette idée: «Quelque chose finit qui est peut-être moi. Mais quelque chose aussitôt renaît qui est sûrement moi», s'exclame Paul Vialar! Cela dit, il faut se garder de confondre ce processus avec les assauts «meurtriers» et très partiellement symboliques, eux, que se livrent les pugilistes, ni avec la confrontation plus que virile que les spectateurs attendent – et même exigent – des acteurs du stade dans les sports par équipes ou de confrontation directe. Non! cette mort-ci, celle qui nous intéresse, est celle de l'espoir chantée par *L'Orgue du stade* d'André Obey: «Encore dix mètres, je sens, je vois l'aiguille du chronomètre sautiller, démoniaque. Je suis un tournoiement. J'appuie mes dernières foulées sur mes talons, sur mes cuisses, sur mes reins... Je passe la ligne. Victoire et mort. J'appelle ça vivre!» C'est à cet instant précis de transmutation vie-mort-vie que le sportif prend vraiment conscience de l'unité dans laquelle se confondent âme, corps et esprit. Couché sur le gazon les bras en croix ou agenouillé sur la piste, sa prostration n'est qu'apparente. En vérité, nul ne parvient



à dominer la matière plus sûrement que lui à ce moment. Il contribue, ainsi, par mille prolongements, à donner à la poésie ce qui lui manque généralement de spontanéité et à la philosophie ce qui lui manque de vérité. Sa crucifixion aboutit, pourrait-on dire, à la découverte de l'arbre de vie dont le fruit est la connaissance libératrice!

Que de drames vécus dans l'interminable dernière ligne droite! Que de louanges et que de condamnations pour leur faire écho! «Vous parlez de mort symbolique et glorieuse?», entend-on dire parfois. «Allons donc! Suicide bien plutôt!» Cette affirmation méconnaît totalement l'essence rituelle du sport, diamétralement opposée à l'acte de désespoir. Librement consenti et pourtant imprégné de souffrance, l'effort qui pousse l'athlète vers l'arrivée équivaut au don de soi: immolation rédemptrice qui permet le passage des ténèbres à la lumière. Mais l'accomplissement du sacrifice est soumis à un rite immuable tendant à faire coïncider la victoire sur soi-même ou sur l'autre avec le moment précis de l'extinction et de la renaissance du corps. Tout est compromis s'il a lieu trop tôt, c'est-à-dire «devant» plutôt que «sur» l'autel, comme c'est le cas pour Monnerot, héros malheureux du 5000 m de Dominique Braga. Après avoir mené toute la course, il s'évanouit, «mort» avant l'heure, à vingt-cinq mètres de l'arrivée. Indifférents, les autres ont continué leur progression sans un regard pour lui et, alors qu'ils renaissaient déjà à la vie dans la joie et l'exubérance, bras tendus vers le ciel, lui est resté à terre et il traînera longtemps, comme un boulet, la tristesse générée par son œuvre inachevée. «Ce poteau d'arrivée, pourtant, il l'a invoqué, il l'a appelé, mais en craignant sans cesse de ne pouvoir aller à lui...»: Manque de foi!

C'est le mot clé, rédempteur et justificateur: la foi! Voici, dit en mots avec André Obey, ce que l'athlète raconte avec ses jambes, ses bras et sa sueur: «D'où vient cette force neuve? De ma foi sportive! Un vent de fierté, de douleur me flagelle: je sais que je n'ai couru cette course que pour vivre cette minute de transfiguration. Cet accouchement me coûte dix mètres de souffrance. Et ça y est! Je sors de moi-même comme d'une peau morte. Je laisse un «moi» exsangue, un moi-cadavre sur le bord de la piste et je passe. Je suis!» ■